{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Société de géographie de Rochefort. Bulletin de la Société, 1883-84. 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR QUIROS

Par M. LESSON,

D'après *Historia del descubrimiento de las Regiones austriales (1), hecho por el general Pedro Fernandez de Quiros, en 1605-1606.*

I.

Un ouvrage plein d'intérêt pour les géographes et les marins a paru tout récemment en Espagne. Le premier volume, avec prologue, a été publié à Madrid, en 1876 ; le second, en 1880, le troisième, en 1882, par don Justo Zaragoza. C'est pour la première fois que paraît en entier ce manuscrit du voyage de Quiros, dont l'auteur a trouvé deux copies : l'une conservée dans la bibliothèque particulière de Sa Majesté ; l'autre dans celle du ministère de la marine. Ces deux copies, dit-il, paraissent être de la même main.

L'ouvrage de Zaragoza donne les deux voyages de Mendana, dont le premier a été écrit par son pilote mayor Hernan Gallego et par lui-même, (2) le second par Pedro Fernandez de Quiros, qui était le pilote mayor de cette dernière expédition (3), enfin, le voyage aux Terres Australes, fait par Quiros lui-même, en qualité de chef ou général. On y trouve aussi, en outre de divers mémoires de Quiros au roi, le journal si important tenu par Gaspar Gonzalez de Leza, devenu, dans le cours du voyage, pilote mayor de Quiros.

L'auteur attribue la rédaction de la narration de Quiros, à l'un de ses compagnons de voyage, son secrétaire et chroniqueur, Luis de Belmonte Bermudez, né à Séville, et qui devint plus tard l'un des poëtes et écrivains les plus remarquables de son époque. Nous

(1) Dans un de ses mémoires au roi Philippe III, Quiros apprend que c'est en raison de l'*Appellido de S. M. de la Austria* et en sa mémoire, qu'il a donné aux terres découvertes par lui le nom de *la Austrialia del Espiritu Santo*, à cause du jour de fête où il en prit possession.

(2) Rapport adressé au roi Philippe II, de Lima, 11 septembre 1569, par Mendana. Se trouve dans la bibliothèque de l'*Académie de l'histoire*.

(3) Déjà on avait la lettre de Quiros au lieutenant-général don Antonio Morga, publiée dans *Successos de las Philippinas*, in-4°, Mejico, 1609 ; puis deuxième voyage et un fragment de Thevenot, transcrit du docteur Juarez de Figurera, dans son *Histoire de don Hurtado de Mendoça, quarto marques de Canète*, 1613.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

croyons, après tous les témoignages apportés par Zaragoza, et contrairement à l'Académie royale d'Espagne, qu'il n'est pas permis de mettre en doute la grande part prise par Belmonte à la rédaction de cette narration ; mais il est pour nous très douteux qu'il y ait contribué seul, car à chaque instant Quiros parle à la première personne, et il le fait en un style qui n'est pas du tout celui d'un poëte. Ce que l'on peut croire, à notre avis, à ce sujet, c'est que, si Bermudez (1) a écrit d'abord tout le récit avant de partir pour le Mexique, en 1610, Quiros, pendant les quatre dernières années de son séjour à Madrid, l'a certainement retouché en maints passages, soit pour redresser quelques inexactitudes, soit même pour déguiser la vérité, ainsi que cela semble résulter de la lecture attentive de la narration, rapprochée de celle de Leza et des lettres de l'ancien pilote mayor Diego de Prado.

La publication de Zaragoza nous apprend, pour la première fois, d'une manière certaine, que Quiros dans son voyage aux Terres Australes, était bien le chef de l'expédition ou général, comme la narration et le journal de Leza l'appellent, contrairement à ce que quelques écrivains ont soutenu. On sait que de Brosse, par exemple, le faisait partir de Callao sur la flotte de Luis Paz de Torrès, sur laquelle, dit-il, il servait en qualité de pilote ; c'était donc une erreur, comme nous l'avons signalé dans notre ouvrage : ***Les Polynésiens***. Nous ajouterons qu'on peut d'autant moins mettre en doute que Quiros était le chef de l'expédition, que c'est ce que montrent non seulement le récit de Quiros, mais aussi le journal de Leza, disant que Torrès n'était que l'amirante de la flotte (2); c'est même ce qui résulte de la lettre écrite de Manille à Quiros, le 15 juin 1607, par Torrès lui-même, et de celles écrites au roi Philippe III, par don Diego de Prado, ancien pilote mayor de Quiros et son ennemi personnel.

Grâce à cet ouvrage on va pouvoir suivre d'une manière un peu plus exacte, bien qu'insuffisante encore, la route faite par Quiros, et retrouver une partie de ses découvertes; on va pouvoir redresser quelques-unes des erreurs commises par les écrivains qui n'ont parlé de cette expédition que d'après des documents incomplets ou douteux ; enfin, on va pouvoir s'assurer que certaines de ses découvertes, regardées comme douteuses par les Anglais surtout, étaient bien réelles, et que Quiros avait particulièrement vu les principales îles du groupe appelé plus tard Grandes-Cyclades par Bougainville, et Nouvelles-Hébrides par Cook.

A la lecture de ce livre, on sera frappé de l'activité, de l'intelligence et du courage montrés par Torrès, l'amirante de Quiros, pendant toute la campagne. C'est lui qui descend sur presque toutes

(1) On ne s'accorde pas sur l'époque de la naissance de Bermudez, à Séville. Barrera et Laffo de la Vega le font naître en 1587 ; Zaragoza le croit plutôt né en 1578. Toujours est-il qu'il fut embarqué comme chroniqueur du voyage et secrétaire de Quiros. Il manqua de se noyer en cherchant à débarquer, à la suite d'autres Espagnols, sur l'île qui fut appelée par Quiros : *la Conversion de Saint-Paul*, probablement Anaa, etc. (Prologue, p. 59.)

(2) Voir p. 15 pour la signification de ce mot.

les îles découvertes pour y chercher de l'eau douce et qui accomplit presque toutes les corvées ; c'est lui qui, à Taumako et par ordre de Quiros, enlève quatre naturels, la veille du départ; c'est lui qui, dans l'île de la Belle-Nation, descend à la tête des troupes, et qui, sur l'île du Saint-Esprit, dirige les expéditions contre les naturels; en un mot, c'est lui qui, secondé par son équipage et celui de la patache, et avant que Quiros ne les abandonne dans la baie Saint-Philippe et Saint-Jacques, a à peu près toute la peine... Une fois délaissés, Torrès et Cermeno, le capitaine de la patache, cherchèrent à gagner les Moluques. Dans le trajet, ils découvrirent 700 à 800 lieues de côtes de la Nouvelle-Guinée, sans compter d'innombrables îles, et le détroit qui a reçu le nom de Torrès; de Ternate, dans les Moluques, où il laissa la patache, Torrès se rendit à Manille, d'où il écrivit au roi pour lui rendre compte de ses découvertes, et à Quiros lui-même, le 15 juin 1607. Quiros, naturellement, trouvait confuse la relation de Torrès, et s'en tirant un peu en escobar dans l'un de ses mémoires au roi (le 8e, 1609) il ne manquait pas de rapporter ces découvertes à son expédition, parce qu'elles avaient été faites par des navires de sa flotte. Il paraîtrait que, dans les derniers temps, on a retrouvé le récit de Torrès, car M. Hamy en a cité quelques extraits en parlant des Papous ; et, comme Torrès était un marin aussi intelligent qu'habile et actif, il est bien à regretter que son rapport ne soit pas plus connu. Ce qu'il devint après son retour à Manille, il est difficile de le dire ; mais il est probable qu'il ne vécut pas longtemps. (1)

Quant à Quiros, sa narration donne, croyons-nous, une idée assez exacte de son caractère, qui semblait être le résultat des déceptions qu'il n'avait cessé de rencontrer. Aussi bien au début qu'à la fin de sa carrière, il s'en faut que le caractère fut beau, et comment aurait-il pu l'être avec un pareil point de départ et son contact permanent avec les aventuriers de cette époque? On semble voir qu'il n'était pas très sincère et peut-être aussi pas très délicat.

Vivant à une époque où la religion dominait tout, conduisait à tout, il n'est pas étonnant qu'il se montrât religieux. Aussi, sans parler de l'appui qu'il avait trouvé dans le clergé, dans le pape lui-même, voit-on dans son récit qu'il donne plus d'importance à ce qui touche à la religion qu'à tout le reste ; qu'il est plus porté à obéir au pape qu'au roi Philippe III, et plus désireux d'obtenir des avantages spirituels que des avantages politiques ou mercantiles. Evidemment, c'est par suite de son extrême religion qu'il se croyait autorisé à s'emparer des enfants ou des naturels eux-mêmes, en s'appuyant sans doute sur le concile de Tolède, qui autorisait tout chrétien à enlever, même par la violence, aux parents infidèles, leurs enfants pour les baptiser.

Partout, à Taumako comme dans l'île *del Espiritu-Santo*, sa plus grande préoccupation est de faire saisir quelques indigènes, non pas comme l'ont fait plus tard ses successeurs et d'Urville

(1) On lit dans la préface de H. Stonehewer Cooper : « The Coral island, of the Pacific, their peoples and their products. » (Edit. *Revue London*, 1 vol., p. in-8°, 1882), que Torrès mourut obscur dans un cabaret de Panama. (This man in the wine shop, died in obscurity in Panama).

lui-même, dans le but d'obtenir des renseignements et d'avoir des interprètes facilitant les relations avec les îles voisines, mais dans l'unique espoir de convertir à la foi « ces ignorants », ainsi qu'il les appelait. Inutile de dire que ce fut une pareille conduite qui, tant que dura la relâche (36 jours), l'empêcha de vivre un seul jour en paix avec les naturels de la baie Saint-Philippe et Saint-Jacques.

Il faut lire dans sa narration la prise de possession de cette baie pour bien comprendre le caractère religieux et en même temps peut-être le charlatanisme de Quiros. C'est au nom de la Très-Sainte-Trinité d'abord, qu'il en prend possession ; puis au nom de l'Eglise ; puis de saint François et de son ordre ; puis au nom de saint Jean-de-Dieu et de son ordre ; puis au nom de l'ordre du Saint-Esprit (qu'il venait de créer) ; enfin, au nom de Philippe III. Il faut lire surtout le récit des cérémonies religieuses accompagnant cette prise de possession, des trois messes dites, de la communion de ses équipages, de la bénédiction de l'étendard royal, de l'exposition de la Sainte-Croix, pour bien comprendre son dévouement à l'Eglise et à tous ses saints.

D'après don Diego de Prado, son ancien pilote mayor, Quiros n'était qu'un bavard et un menteur. Il est remarquable, en effet, que Quiros s'étend on ne peut plus longuement, sur des faits insignifiants, alors qu'il passe sous silence les circonstances les plus importantes de la navigation. On dirait vraiment que dans maintes occasions, ce n'est pas sans intention que manquent les renseignements que l'on voudrait avoir ; il semble que Quiros, par suite peut-être de son expérience de la vie, craint de dire la vérité et aime mieux se réfugier dans le vague, dans un verbiage sans la moindre importance et surtout sans danger.

Avec cela, s'il faut en croire Juan de Iturbe, son compagnon dans le voyage aux Terres Australes en qualité de pourvoyeur et de contador, Quiros était entêté, vaniteux et plein d'infatuation. Il aurait pu faire beaucoup plus qu'il n'a fait, dit-il, s'il eût écouté les conseils, et s'il n'eût pas été si orgueilleux, si hautain et d'aussi peu de valeur.

Enfin, d'après le comte de Lemnos, c'était un homme plein de prétentions, qui s'était mis dans la tête, dit-il, qu'il était un autre Christophe Colomb, et méritait des récompenses au moins pareilles. On ne peut avoir une autre opinion, quand on lit les mémoires où Quiros se compare au grand découvreur, et demande naïvement si quelqu'un a plus fait que lui.

Nous devons dire, en terminant, que le principal motif de l'auteur, en publiant les voyages de Quiros, a été le désir de restituer à sa nation des découvertes qui lui appartiennent, et que les autres nations, les Anglais surtout, dit-il, ont tenté de s'approprier.

Les découvertes géographiques sont, en effet, une espèce de propriété ou tout au moins une richesse d'opinion, et l'on comprend parfaitement que l'amour-propre national les réclame. « Des écri-
« vains, dit l'auteur, assurent que le capitaine Cook et le capi-
« taine Surville ont été les premiers à parcourir ces mers, en
« 1773, bien que deux siècles auparavant elles eussent été cou-
« rues par Mendana, Hernan Gallego, Quiros et Luis Torrès, qui
« trouva un passage entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-

« Guinée. Ils remplacèrent les noms donnés par les Espagnols « par des noms nouveaux. C'est ainsi qu'ils appelèrent l'île San « Bernardo, de Mendana : *Ile du Danger* (Byron) ; que Cook appela « l'île Solitaria de Quiros, qui est Tahiti (1), *Ile du roi Georges III* ; « et que Carteret nomma : *Ile Egmont*, celle que Mendana avait « appelée Santa-Cruz. Ces navigateurs croyaient, sans doute, bien « que les latitudes fussent les mêmes, qu'ils pouvaient, par cet « acte arbitraire, se faire regarder comme leurs découvreurs ; deve- « nant ainsi la cause d'erreurs géographiques telles qu'aujourd'hui « on a de la peine à distinguer les noms donnés par les naturels, « ceux donnés par les Espagnols et ceux donnés par chacun de ceux « qui les revoient chaque jour. »

Il est certain, dirons-nous en passant, que c'est une affectation ridicule que de donner de nouveaux noms aux terres qu'on avait déjà reconnues, cette méthode n'étant propre qu'à répandre de la confusion dans la géographie. C'était surtout, comme le dit l'auteur, celle des Anglais, qui de nos jours s'en servent si bien encore en histoire naturelle comme en tant d'autres choses. (Voir les noms donnés par Beechey aux îles Mangareva, quoiqu'on lui eut fait connaître ceux des indigènes ; ceux donnés par MM. Gray et autres aux objets qui avaient déjà été découverts à la Nouvelle-Zélande et décrits par des Français.) D'Urville, du moins, ne donnait des noms européens que quand il ne pouvait pas obtenir ceux des indigènes, et en attendant, disait-il avec raison, qu'on connût ceux-là, qu'il fallait préférer.

Mais si ce que dit à ce propos l'auteur est fondé, il faut bien qu'il reconnaisse que malgré les latitudes indiquées par Quiros, ou mieux à cause d'elles, il était fort difficile de reconnaître les îles découvertes par lui avec leurs noms de saints.

Du reste, il est bien reconnu aujourd'hui par tous les géographes, que les terres vues par Bougainville, Cook, Surville, Shortland, et appelées par eux : Grandes-Cyclades, Nouvelles-Hébrides, Arsacide et Nouvelle-Géorgie, n'étaient pas tout-à-fait inconnues, et qu'elles avaient été découvertes d'abord par Mendana, en 1567 et 1595, et par Quiros, en 1606. Mais il faut bien reconnaître aussi que les notions recueillies par ces derniers navigateurs étaient si confuses et si incomplètes que quelques écrivains sont bien excusables d'avoir pu douter même de l'existence de certaines terres décrites par eux, tant ils en avaient mal déterminé l'exacte situation.

On a cru longtemps pouvoir expliquer cette incertitude en l'attribuant à l'ignorance des premiers explorateurs, et il est plus que probable, en effet, que cette dernière n'y était pas étrangère ; mais nous croyons qu'on aurait plus approché de la vérité en l'attribuant aux recommandations et à l'avarice du gouvernement espagnol. On sait, en effet, qu'à l'époque où l'on ne cherchait et ne voyait que de l'or partout, ce que l'on voulait empêcher surtout, c'était que les autres nations pussent avoir connaissance des lieux qui en pouvaient produire ; ce qui explique parfaitement pourquoi les journaux

(1) Remarquer, en passant, que la *Sagitaria* de Quiros n'est pas Tahiti, et que, d'après le récit de Quiros lui-même, ce ne pourrait être que l'île appelée par lui : *Conversion de Saint-Paul*, qui ne l'est pas davantage.

des navigateurs espagnols ne paraissaient que fort tard ou pas du tout ; pourquoi l'on y donnait à peine les latitudes, ou pourquoi les cartes en donnaient une fausse, comme cela avait lieu pour les îles Hawaii, par exemple ; pourquoi les longitudes n'étaient presque jamais indiquées, etc. ; tout cela dans le but égoïste d'empêcher les autres nations de profiter des ressources que pouvaient offrir les pays découverts.

Dans sa lettre à don Antonio Morga, lieutenant-général des Philippines, rapportant le deuxième voyage de Mendana, Quiros lui-même montre pourquoi les Espagnols gardaient le silence sur leurs découvertes, quand il dit : « Je vous supplie de garder cette relation « secrète. Il convient que ces îles demeurent inconnues jusqu'à ce « que le roi soit informé de tous les détails et qu'il ait donné ses « ordres ; car, ces îles se trouvant placées entre le Pérou, la Nou- « velle-Espagne et les Philippines, les Anglais pourraient, s'ils en « avaient connaissance, y former des établissements qui seraient « d'une dangereuse conséquence pour l'Espagne. »

Après cela, quand l'auteur revendique pour les Espagnols, la première découverte des terres vues d'abord par Mendana, et peu après par Quiros, il a donc parfaitement raison ; mais il ne faut pas qu'il oublie, non plus, que, sans les navigateurs des autres nations, ces découvertes seraient restées non seulement douteuses, mais pour ainsi dire comme non avenues, par suite de l'égoïsme national ou de l'ignorance des découvreurs. Et il est peut-être bon de lui rappeler, à cette occasion, que ce qui différencie les navigateurs des autres nations de ceux de l'Espagne, et est tout à leur avantage, c'est qu'ils n'ont eu d'autre but, eux, en affrontant les mêmes hasards, que de perfectionner les connaissances du Globe, en même temps, il est vrai, que d'acquérir quelque célébrité ; défaut qui, pendant longtemps, n'a pas été assez national en France, mais qui, heureusement, semble le devenir chaque jour davantage. Aussi, loin de ressembler aux Espagnols, après avoir fait quelque découverte, ils se sont empressés de la faire connaitre au monde entier...

Quoi qu'il en soit, la publication de don Justo Zaragoza est un travail consciencieux qui manquait à l'histoire de la géographie, et l'on ne saurait trop le féliciter d'avoir fait connaître d'une manière aussi complète que possible les voyages de l'un des plus anciens explorateurs de l'Océanie. Nous craignons seulement que ce travail soit plus nuisible qu'utile à la réputation de Quiros.

II.

Quiros est cité pour la première fois en 1595, alors qu'il part avec Mendana en qualité de pilote mayor, et c'est lui qui, après la mort de l'adelantado, reconduit à Manille sa veuve, Isabelle Barretos, et les déplorables restes de la flotte.

On possède à peine quelques renseignements sur sa jeunesse ; on sait seulement qu'il était Portugais, natif de la ville d'Evora ; et, dans

les lignes biographiques que lui consacre Zaragoza, dans son troisième volume, il y serait né vers 1565 (1).

Le même écrivain dit qu'il fut élevé, et quelques-uns de ses compagnons disent qu'il fut domestique, à Lisbonne, dans la Rua Nova, lieu où se réunissaient les aventuriers et les gens de mauvaise foi. Mais bientôt il s'éloigna pour exercer l'emploi d'écrivain sur les navires marchands de son pays, et ce fut là, comme on le suppose avec raison, qu'il acquit les connaissances nautiques qui, en 1595, le firent prendre comme pilote mayor par Mendana, entreprenant son deuxième voyage. On ne peut dire quand et comment il était arrivé au Pérou, et depuis combien de temps il s'y trouvait ; mais pour qu'on le prît comme pilote mayor d'une pareille expédition, il est probable qu'il jouissait déjà d'une certaine réputation.

Avant de se rendre au Pérou, Quiros s'était marié en 1588 ou 1589, nous apprend Zaragoza ; il avait épousé doña Ana Chacon, enfant de Madrid, fille du licencié Juan Quevedo de Miranda, et de doña Ana Chacon de Miranda, laquelle demoiselle était âgée de vingt-cinq ans, comme cela fut vérifié le jour des noces.

De cette union, dit Zaragoza, sortirent don Francisco de Quiros, qui naquit en 1590, et doña Jeronima de Alvarado, en 1597, ainsi qu'on doit l'inférer des informations prises le 24 mars 1615, dans la maison de *contratacion* (de commerce) de Séville, à l'occasion du dernier voyage de Quiros aux Indes Occidentales : « A cette date les enfants avaient, l'un vingt-cinq ans, l'autre dix-huit ; la mère quarante, et Quiros à peu près cinquante. » (2).

Il est certainement impossible, après de pareils témoignages, de douter que Quiros ne fut marié; mais l'âge de doña Jeronima serait plus discutable, car on ne peut faire concorder la date de sa naissance avec les absences de Quiros, ni savoir si sa femme était demeurée à Madrid ou si elle l'avait accompagné à Lima. Il n'y a donc rien de bien précis sur sa famille. On verra même que le silence de Quiros, sur ce sujet, dans tous ses écrits, mais surtout les détails qu'il fournit sur sa vie de misères, 1607 à 1610, — malgré ce que dit Zaragoza de sa supplique pour obtenir son passage, en 1615, et celui de sa famille, — viennent eux-mêmes renforcer les doutes et rendent nécessaires de nouvelles recherches.

Mais jusque-là, Zaragoza n'a donné que deux enfants à Quiros ; ce n'est qu'incidemment pour ainsi dire, dans ses notes biographiques du troisième volume, qu'il lui en attribue un troisième sous le nom de Lucas de Quiros. Voici ses paroles à ce sujet : « Lucas de Quiros,

(1) C'est donc à tort que Dalrymple (dans les *Voyages à la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduits par Fréville, p. 205) dit : « Le sentiment de quelques écrivains, qui fait Quiros portugais parce qu'on croit apercevoir dans ses récits l'idiotisme de la langue portugaise, ne me paraît pas fondé. Les auteurs espagnols ne font pas particulièrement mention de la contrée où Quiros a pris naissance ; mais ce point est peu intéressant. »

(2) Supplique présentée par le capitaine Pedro Fernandez de Quiros pour passer aux Indes avec sa femme, ses enfants et ses domestiques qui le demandent, dans la compagnie du vice-roi du Pérou, prince de Esquilache. (Archives des Indes.)

« fils de Pedro Fernandez de Quiros, l'un des compagnons de ce « dernier, dans l'expédition à la Terre du Saint-Esprit, fut nommé « *alferez* royal, le 13 mai 1606, lorsque Quiros distribua les « charges de mer et de guerre, et il suivit ensuite son père jusqu'au « continent et peut-être en Espagne. Deux ans après la mort du « découvreur, Lucas de Quiros acquit, à Lima, une certaine réputa- « tion de cosmographe. »

Il est certain que, le 13 mai 1606, à la Terre du Saint-Esprit, Pedro Fernandez de Quiros nomma un Lucas de Quiros *alferez real* ; mais ce Lucas ne serait-il pas l'un des deux neveux qu'il rencontra par hasard à Caracas, lorsqu'il allait prendre le commandement de son expédition aux Terres Australes, et qu'il emmena avec lui ? Don Zaragoza nous semble avoir oublié cette circonstance, bien qu'il l'ait rapportée dans le récit du voyage. On voit, du reste, qu'il n'est parlé de Lucas de Quiros dans le texte qu'à propos de sa nomination ; ce qu'il était à bord, rien ne l'apprend, de même qu'on ignore ce qu'était devenu l'autre neveu de Quiros, qui, peut-être, était mort dans la traversée de Caracas à Lima, ou avait été laissé au Pérou. Toujours est-il qu'excepté Lucas de Quiros, devenu cosmographe d'une certaine valeur, au Pérou, on paraît complètement ignorer ce que devinrent les enfants François de Quiros, sa sœur Jeronima, la femme elle-même de Quiros, ainsi que l'un de ses neveux et la nièce qu'il avait laissée à son aïeule, à Caracas. On peut seulement inférer du nom ***Alvarado***, qui suit celui de Jeronima, que la fille de Quiros se serait mariée.

En résumé, comme on cite le nom et le lieu d'origine de la femme de Quiros, il est impossible de douter de son mariage ; mais, après avoir lu attentivement son récit et ses mémoires, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer que Quiros n'y fait pas une seule fois allusion ; il répète, au contraire, qu'il était sans famille pendant les longues années passées à Madrid, à solliciter le commandement d'une nouvelle expédition : ce qui viendrait à l'appui de cette supposition de Zarragoza, que sa famille l'avait suivi au Pérou et y était restée pendant qu'il se trouvait en Espagne. Mais, d'un autre côté, on ne comprendrait plus la supplique qui, d'après ce que dit encore Zaragoza, aurait été adressée par Quiros, en 1615, afin d'obtenir le passage de sa famille, lors de son dernier départ pour le Pérou. Dans ce cas, du moins, il faudrait supposer qu'elle était venue le rejoindre en Espagne, ce qui n'est guère probable et que rien, d'ailleurs, n'indique. Encore un point à éclaircir, comme tant d'autres, concernant Quiros.

A cette occasion, nous ferons l'aveu que tous les renseignements donnés par Zaragoza, sur la famille de Quiros, nous semblent entachés d'inexactitude. Dates et renseignements ne s'accordent que sur un point : les cinquante ans d'âge de Quiros, en 1615.

Nous dirons qu'on ignore également si Quiros était parent d'un Quiros qui, d'après Acosta (Liv. III, chap. XVI, de son *Histoire naturelle et morale*), aurait été expédié avec quatre navires, par Guttierez Carvajal, et se serait perdu avec deux autres vaisseaux dans le détroit de Magellan, pendant que le quatrième, par suite de mauvais temps, l'abandonnait avec au moins deux cents autres personnes.

En admettant l'existence de ce Quiros, il est plus que douteux qu'il pût être de sa famille, car, comme le fait remarquer le président de Brosse, il est presque certain que la date de cette expédition est inexactement donnée, puisqu'on en trouve une autre avec les mêmes circonstances, faite, quinze ans plus tard, aux dépens de Guttierez de Vargas, évêque de Plaisance. Seulement, dans celle-là, il n'y avait que trois vaisseaux : l'un franchit le détroit en janvier 1540, et se rend à Arequipa ; le deuxième se brise dans le détroit, et le troisième, après bien des dangers, retourne en Espagne.

C'est en 1523 ou 1524, dit de Brosse, que les expéditions dues à l'évêque de Plaisance doivent s'être faites. Mais, d'un autre côté, on lit dans *Herrera* que le départ d'une flotte de trois navires envoyés par Guttierez de Carvajal, évêque de Placentia, eut lieu en 1539, et qu'elle était commandée par Alfonso de Camargo. L'un des vaisseaux se brisa dans le détroit ; l'autre se rendit à Arequipa, avec Camargo ; le troisième retourna en Espagne.

Il est du reste bien évident, si l'on admet, avec Acosta, que la flotte était commandée par un Quiros, que le découvreur de la Terre du Saint-Esprit ne pouvait être ce Quiros, puisqu'on sait aujourd'hui, si la date de sa naissance est bien celle qu'indique Zaragoza, qu'il n'était pas né à cette époque. Etait-ce un de ses descendants ? On peut en douter. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y aurait eu, dès lors, un Quiros au service de l'Espagne. Mais était-il Portugais comme le dernier ? Rien de certain à cet égard ne peut être avancé.

Mais, si l'on ne sait absolument rien sur la parenté de Quiros avec le précédent, on sait, du moins, par Quiros lui-même, qu'il avait un frère, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis fort longtemps, et qui était mort, ainsi que sa femme, à Caracas, en laissant trois enfants, deux garçons et une fille, à la charge de leur pauvre aïeule. Quiros, se rendant alors au Pérou pour y prendre le commandement de son expédition aux Terres Australes, les emmena avec lui ; mais il est probable qu'il laissa l'un d'eux à Lima, s'il n'était pas mort en route, car il n'en est plus parlé dans tout le reste de l'ouvrage.

En outre, Quiros avait un cousin qu'il embarqua avec lui, et qui figure dans la narration du voyage, sous le nom d'Alonso Francisco Alvarez (1) ; il le fit capitaine de compagnie, le même jour qu'il nomma Lucas de Quiros alferez real. En somme, c'est à peu près tout ce que l'on sait de ce parent du découvreur.

Enfin, nous dirons qu'on ne sait pas même quelle doit être la véritable orthographe de son nom. D'après don Zaragoza, c'est *Quiros* ; mais un savant écrivain français, M. Ferdinand Denis, pense qu'il doit être écrit *Queiros* : nous regrettons de n'avoir plus sous la main la notice écrite à ce sujet par l'érudit administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, pour faire connaître les témoignages sur lesquels il s'appuie. Peut-être la question est-elle encore à résoudre.

(1) Remarquer que la fille de Quiros est indiquée comme portant le nom de Jeronima Alvarado ; serait-ce le même nom qu'Alvarez ? Dans ce cas, Alvarez, au lieu d'être le cousin de Quiros, aurait été son gendre.

III.

C'est, avons-nous dit, seulement après son départ avec Mendana, et son retour à Manille avec les restes de la flotte, qu'on peut suivre la vie de Quiros, pour ainsi dire jour par jour, jusqu'à ses derniers moments.

Ainsi, pendant qu'il est à Manille, où il se trouvait depuis le 11 février 1596, nous le voyons confier au lieutenant-général des Philippines, don Antonio Morga, avec prière d'en garder le secret, une lettre descriptive de la triste expédition de Mendana (1).

Nous le voyons, après quelque temps de séjour, partir pour le Mexique, avec Isabelle Barretos, la veuve de Mendana, qui, sans perte de temps en vains regrets, s'était remariée avec don Fernando de Castro, neveu du gouverneur de Manille, Das-Marinas. Fernando de Castro était général de l'armée navale des Indes, et parent au quatrième degré de Mendana. Il les conduit sur le *Saint-Gerome* (2), à Acapulco, où, après mille difficultés, ils finissent par arriver, le 11 décembre 1596. Là, Quiros, n'ayant pas, dit-il, à se louer d'Isabelle, la quitte avec son mari, et s'embarque pour se rendre au Pérou. Arrivé à Lima, Quiros demande aussitôt au vice-roi, don Velasco, comte de Monterey, de faire un nouvel armement et de le renvoyer aux terres vues par Mendana, pour en continuer la découverte.

Il était persuadé qu'il restait un nouveau monde à découvrir et que les avantages de sa découverte surpasseraient toutes les espérances qu'on en pourrait concevoir. Dans ce but, il adressa deux mémoires au vice-roi, en lui exposant les motifs qui le portaient à cette entreprise, mais ce dernier lui répondit que sa demande dépassait ses pouvoirs, n'ayant pas l'autorisation de Sa Majesté, et qu'il ne pouvait y satisfaire. Toutefois, il l'engagea à se rendre en Espagne pour obtenir cette autorisation, et il lui donna même dans ce but des lettres de recommandation. Cela le décida à partir.

Il s'embarque, d'abord pour Panama, le 17 avril 1598 (3). De Panama, il se dirige sur Puerto-Bello et Carthagène, où il arrive, en compagnie du général Luis Saxardo ; puis sur la Havane, où il reste deux hivers, et part dans celui de 1600, avec le général Francisco Colona ; et, après diverses contrariétés, il débarque à San Lucar

(1) La lettre de Quiros a été insérée par don Antonia Morga, dans le livre intitulé et publié par lui : *Successos de las Philippinas,* (in-4°. Mejico, 1609.) Juarès Figueroa en a conservé un autre récit, dans son *Histoire de don Garcia Hurtado de Mendoça, quarto marquès de Canète,* publiée en 1613. — On sait que ce fut dans cette expédition que furent découvertes les îles Marquises de Mendoça, ainsi appelées par Mendana, en l'honneur de don Garcia de Hurtado de Mendoça.

(2) Le même navire que montait Mendana.

(3) Deux ans s'étaient donc déjà écoulés depuis son arrivée à Manille.

de Barrameda, le 25 février 1600. Quelques jours après, il était à Séville, ne possédant, dit-il, que six pesos vaillant.

Mais comme c'était l'année du jubilé à Rome, Quiros, comprenant que la retraite du roi Philippe III ne lui permettrait pas de le voir, résolut, en attendant, de se rendre dans la ville Sainte. Pour y parvenir, il revêtit l'habit de pélerin, et, si l'on ne peut dire au juste quel jour il y arriva, il apprend lui-même, dans un de ses premiers mémoires au roi (en 1610), qu'il fit en Espagne, comme en Italie, le chemin à pied, seul, armé d'un bâton et vivant surtout de fruits verts sauvages, de fenouil et autres herbes des champs. Il apprend aussi qu'une fois arrivé à Rome, l'ambassadeur le logea et le nourrit chez lui pendant dix-huit mois, lui recommandant de ne faire aucun pas, aucune démarche sans son ordre.

Après quelque temps, l'ambassadeur espagnol, don Antonio de Cordoba y Cordoba, duc de Sesa et de Baena, lui fait avoir une audience du pape Clément III, qui, en raison de ses projets nautiques et chrétiens, lui donna des lettres de recommandation pour le roi, ainsi que des indulgences et des jubilés pour ceux qui feraient partie de l'expédition projetée.

Plein d'espoir, Quiros quitte Rome au commencement de 1602 (1), l'ambassadeur lui ayant fourni quelque argent pour ses frais de route, et il se rend à la cour qui était alors installée à Valladolid. Ce n'est que l'année suivante, après bien des démarches sans doute, qu'il obtient une première cédule du roi, en mars 1603 (2), puis, une seconde en mai, lesquelles ordonnaient au vice-roi du Pérou de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire en navires, vivres et équipages pour continuer, dans les Terres Australes, les découvertes commencées par Mendana.

Les vœux de Quiros allaient donc être comblés, mais non sans peine (3). Dès qu'il put, il se transporta à Séville, et de là à Cadiz, pour prendre passage sur la flotte qui partait pour la Nouvelle-Espagne et était composée d'une trentaine de navires. Ce fut le 29 juin qu'elle mit à la voile ; mais, Quiros étant arrivé alors qu'elle s'éloignait, il fut bien heureux de trouver un bâtiment marchand en retard, qui voulut bien le recevoir à bord et qui se rendait lui-même au Mexique.

La traversée fut heureuse jusqu'à la Guadeloupe, où l'on arriva le 1er août ; mais là, une agression des naturels fut la cause de la mort de beaucoup de personnes, et particulièrement d'un bon nom-

(1) C'est-à-dire qu'il y avait séjourné fort longtemps et que plus de deux ans s'étaient écoulés depuis son retour en Espagne.

(2) Dans un de ses mémoires au roi, Quiros dit que la lettre du pape fut présentée par lui à Philippe III, à l'Escurial, en juin 1602, et que la première cédule du roi, ordonnant de l'expédier, était du mois de juillet suivant.
Nous ferons remarquer que, même pour les dates, il n'y a pas accord assez souvent.

(3) Il dit : « Je partis de Valladolid et d'Adanjuez, en avril et mai 1603, avec quatre cédules du roi, du conseil d'Etat, des lettres du comte de Lemnos y Andlade, président du conseil des Indes, du connétable de Castille, une du duc de Sesa, une du commandeur de Léon, une de la comtesse de Monterey, disant toutes qu'elles voulaient prendre part à une si grande entreprise. »

bre de *padres* (1). De plus, survint une tempête qui causa la perte de trois navires : la *Capitane*, où se trouvait le vice-roi Montes Claros, avec toute sa famille ; la *Pandorga*, qui, en brisant ses câbles, était allée se jeter sur elle, et un troisième, moins grand. La famille du vice-roi ne s'était sauvée qu'avec peine, et en perdant à peu près tout ce qu'elle possédait, par suite de l'ordre donné d'incendier les navires pour empêcher les sauvages d'en profiter.

Peu après le départ de la flotte de la Guadeloupe pour se rendre à la Vera-Cruz, où elle arriva le 5 septembre, le navire sur lequel était Quiros, se perd lui-même sur les rochers qui ont reçu le nom d'îles Aves. L'équipage et les passagers peuvent heureusement, à l'aide des canots, y trouver un refuge, et c'est Quiros que le capitaine désigne pour aller chercher des secours à la Guayra, port de Caracas, et y transporter d'abord quarante-deux personnes, en attendant qu'on puisse venir prendre les quarante-deux autres. Quiros, s'étant acquitté avec zèle et intelligence de sa mission, obtint du capitaine de retourner à Caracas.

Là, où il reste huit mois, attendant une occasion pour pouvoir se rendre à Carthagène, et de là au Pérou, il retrouve par hasard deux neveux qu'il emmène avec lui, dès qu'il peut partir pour Panama.

Il s'embarque d'abord pour Carthagène, où il essaie, mais bien vainement, de se faire donner quelques avances par les autorités, qui ne tinrent, dit-il, aucun compte de ses demandes et des cédules du roi. Dans ce port, il parvient, comme il peut, à trouver une occasion pour se faire transporter par mer à Puerto-Bello ; enfin, il arrive à Panama, en avril 1604, si pauvre, dit-il, « qu'il n'avait pas vu un réal depuis huit jours. » Il entra, sans pouvoir payer le louage des mules et le fret de ses colis, ce qui le décida à demander de suite à l'audiencia de la ville de lui faire prêter 200 réaux de huit par les commerçants, s'engageant à les rendre, une fois à Lima. Mais, dit-il, « on ne fit pas plus cas de moi que des cédules de Sa Majesté. » Ne pouvant payer ni les muletiers, ni ses autres créanciers, Quiros fut exécuté.

Il se trouvait à l'hôpital, quand un lundi, 30 août, une foule s'étant portée dans le galetas qui en servait, à l'occasion de la sortie du Saint-Sacrement, le galetas s'effondra. Soixante personnes tombèrent avec les lits ; plusieurs furent tuées, la plupart blessées, et Quiros fut du nombre, et assez gravement. Comme il le dit, « il ne fallut pas moins de deux mois et demi (2) et quatre saignées pour le mettre sur pied, étant resté tout ce temps sans un maravedis et sans trouver quelqu'un qui lui vînt en aide. »

Pendant tout son séjour à Panama, ce qu'étaient devenus ses neveux, on ne le dit pas : ils étaient probablement logés et nourris par la charité publique. L'on a vu comment il avait payé ses dettes.

Quoi qu'il en soit, à peine convalescent, Quiros s'embarqua pour le Pérou, « sans une jarre d'eau et sans pain, » dit-il.

(1) Il y eut plus de vingt personnes tuées et trente blessées, entre autres six religieux de San-Domingo : l'un d'eux fut trouvé mort dans l'eau, à genoux, sa croix dans la main, ses yeux au ciel, comme s'il devait y aller. Il se nommait Frey Pedro Moreno.

(2) Dans un mémoire au roi, il dit cinq mois sur le lit.

En vingt jours, il arriva à Païta, traversée regardée par lui comme on ne peut plus favorable. Il écrivit de là au vice-roi par le courrier de terre, et atteignit enfin Lima, au commencement de 1605, devant son passage, sa nourriture et le fret de ses bagages. Pour louer des chevaux, de Callao à Lima, il fallut même qu'il eut recours à une connaissance. En arrivant dans la ville, ce fut en vain, dit-il, qu'il y chercha une *posada* qui voulut le recevoir, et il allait coucher à la belle étoile, sans l'humanité d'un potier qui lui donna l'hospitalité entre ses pots, pendant trois jours. Plus tard, le docteur Arias Ugarte, auditeur de l'audiencia royale, lui offrit sa table et sa maison, ce que Quiros accepta. Pour un chef d'expédition, c'était, on en conviendra, drôlement commencer.

Dès que le vice-roi, comte de Monterey, eut vu les cédules dont Quiros était porteur, il donna l'ordre d'acheter des navires et de préparer leur armement ; et, malgré les protestations de Quiros, il le força d'accepter comme premier pilote et comme appelé à le remplacer s'il venait à mourir, un nommé don Diego de Prado y Tobas, homme bien en cour, sorte d'agent secret du roi, avec lequel il était en correspondance directe, comme le prouvent les deux lettres que rapporte Zaragoza dans son ouvrage, et dont nous donnerons un extrait. Malgré la bonne volonté du vice-roi, tant de choses étaient à faire, que l'armement ne fut terminé qu'à la fin de l'année.

Ici nous devons dire que les écrivains espagnols diffèrent un peu sur le principal objet de l'expédition projetée.

Torquemada, dans son introduction au voyage de Quiros, dit que ce marin était persuadé que la Providence lui présentait cette occasion de gagner au ciel des milliers d'âmes et d'acquérir des royaumes à la couronne d'Espagne. L'on n'en peut douter en lisant sa narration. D'un autre côté, le même écrivain dit ailleurs « que le motif était de faire le tour du globe ; d'aller en Espagne par les Indes Orientales ; de découvrir les Terres Australes comme principal objet, et de revenir par les Moluques. »

Enfin, Arias avance que le dessein de ce voyage était d'établir une colonie à l'île Santa-Cruz ; de poursuivre ensuite les découvertes commencées par Méndana et de reconnaître enfin le *Continent méridional*.

Nous croyons que le projet primitif était, en effet, la plus grande partie de tout cela et qu'on pensait d'abord à se rapprocher le plus possible du pôle, ainsi que cela résulte des réflexions d'Arias et même des lettres de don Diego de Prado. Quiros, du reste, on s'accorde sur ce point, avait formé son plan d'après les observations qu'il avait faites pendant le voyage de Mendana, en 1595, et d'après des réflexions profondes qui l'avaient porté à croire à l'existence d'un continent.

Trois navires composaient la flotte de Quiros :

La *Capitana*, (1) commandée ou mieux montée par lui, car don

(1) Dans les anciennes relations, on nomme toujours le vaisseau monté par le commandant : la *Capitana* ; et le vaisseau que monte le second commandant est nommé l'*Amiranta*, quoique la flotte ne soit quelquefois que de deux bâtiments.

La *Zabra* ou *Cabra* est une espèce de brigantin en usage dans les mers de Biscaye.

Diego de Tobas en était le capitaine en même temps que le pilote mayor. Ce navire reçut le nom de *San Pedro y San Pablo* ; il était de 150 tonneaux et avait cent-trente hommes d'équipage, dont six religieux ;

L'*Amiranta*, commandée par Luis Paz de Torrès, ayant pour pilote mayor Juan Bernardo Fontiduena, fut appelée le *San Pedro,* tout court, de 120 tonneaux ;

Et la *Patache* ou *Zabra*, sous les ordres du pilote Pedro Bernal Cermeno, reçut le nom : *Les trois Rois*.

A ces noms on reconnaît bien leur parrain. Ces trois navires avaient pour équipage trois cents personnes, tout compris, soldats et marins.

IV.

Journal du Voyage de Découvertes.

Ce fut le 21 décembre 1605, seulement, tant il y avait eu de retard, que les trois navires composant la flotte quittèrent la rade de Callao. On suit d'abord la côte en se portant vers l'O.-S.-O. Dans les instructions qu'il donne aux deux autres navires, « Quiros recommande de suivre la *Capitana*, qui va, dit-il, naviguer à l'O.-S.-O. jusqu'à la hauteur de 30 degrés. » Et il ajoute que s'il ne trouvait pas de terre, il ferait route au N.-O. franc jusqu'à son arrivée à la hauteur de 10 degrés, etc. » On verra qu'il ne dépassa pas le 25ᵉ parallèle.

Pendant les trois premiers jours, dit la narration, (ch. 43) après le départ, le capitaine marqua les points sur la carte, mais il perdit aussitôt la santé, car il était parti de Lima avec le cerveau dans un tel état qu'il ne pouvait supporter ni le soleil ni l'ombre. De plus ce mal lui causa une pâmoison qui mit sa vie en grand danger ; mais il finit par guérir, parce que celui que Dieu aime ne doit pas mourir.

Le 26 janvier 1606, par 25° de latitude, on découvrit, pour la première fois, une petite île ; Quiros l'appela d'abord *Luna puesta*, puis la *Incarnacion*, dernier nom sous lequel elle est plus connue. On s'accorde généralement à reconnaître, dans cette découverte, l'île basse, appelée sur les cartes modernes *Ile Ducie*, nom qui lui a été donné par Beechey, qui la place par 24°40 de latitude Sud et 127°6′ de longitude Ouest.

La seconde découverte fut faite le 29 janvier, par 24° 3/4 ; Quiros l'appela *San Juan Bautista*, et le pilote Leza lui donna le nom de *Sin puerto*.

On ne peut mettre en doute, d'après la description et la position qu'on lui donne, que ce ne soit l'île *Elisabeth* des cartes modernes, laquelle gît par 24°21′ de latitude Sud et 130°38′ de longitude Ouest.

La troisième île fut vue le 3 février, au jour, et explorée le 4.

Quiros la place par 24° 1/2 et il lui donna le nom de *San-Elmo*. Par son étendue, par son lagon intérieur, etc., c'est probablement l'île *Marutea*, des indigènes, ou *Wood*, des cartes, qui gît par 21°32′ de latitude et 137°43′ de longitude. Mais il y a évidemment erreur de latitude, d'après la position qu'il donne lui-même aux îles vues le lendemain (1).

Le 5 février, par 20°, dit Quiros, on vit d'abord une île, puis deux autres et enfin une quatrième, toutes à lagon et basses. Il les appela *Las Quatro Coronadas*. Leza les appelle les *Anegadas*, et dit qu'elles gisent entre 20 et 21 degrés. Le capitaine Carteret suppose que les îles du duc de Gloncester, qu'il vit par 20°28′ et 20°34′ de latitude Sud, pourraient être quelques-unes des îles vues par Quiros.

C'est en quittant ces quatre îles, le manque d'eau se faisant déjà sentir, que Quiros fit installer un appareil en cuivre, apporté par lui, pour distiller l'eau de mer. Dès le premier jour, on obtint trois jarres péruviennes d'eau douce, qui fut trouvée par tout le monde, dit Leza, « claire, douce et bonne à boire. » Les jours suivants on en obtint davantage ; mais, soit que l'appareil se fut dérangé, soit qu'il n'y eut pas assez de bois à bord pour le chauffer, il n'est plus dit un seul mot de cette tentative durant tout le reste du voyage.

Le 9 février, par 19° et à 75 lieues des dernières îles, on découvrit une petite île qui fut appelée *San Miguel*. Quiros, dans sa narration, la place par 18° 1/2. Leza en parle, en la plaçant à 19 degrés, à peu près. Comme elle était à l'E. 1/4 N.-E., trois lieues au vent, on continua la route sans aller la reconnaître. C'est probablement l'île Cumberland ou *Manuhangi*, des naturels.

Le 10 février, on en découvre une autre, par 17° 2/3, ayant la pointe est par 18°10′. Leza lui donne la même latitude et dit qu'elle a de 25 à 30 lieues de tour. Quiros et lui disent qu'elle a son centre noyé par un grand lac, peu profond, et se taisent sur son élévation ; ils la représentent comme habitée et couverte de nombreux cocotiers ; Quiros lui donne le nom de *Conversion de Saint-Paul*. On a cru jusqu'à ce jour, depuis Claret de Fleurieu, qui la suppose à tort être la *Sagitaria*, de Quiros, que cette île était l'île Tahiti, ce qui est matériellement impossible, puisque l'île découverte était basse, avec un grand lac dans son intérieur. Ce n'est pour nous que l'île *Anaa*, des naturels, ou de la *Chaîne*, de Cook.

En quittant cette île, on en aperçoit une, à cinq lieues au nord, n'ayant que cinq à six lieues de tour. Comme elle est au vent on ne va pas la reconnaître ; Quiros se contente de lui donner le nom de *La Decena*, la dixième ; c'était la neuvième pour Leza. Cette île ne serait pour nous que la *Niau* ou île Greig, des cartes.

Le 13, une autre île est aperçue, par 15° 2/3 ; puis bientôt une autre au nord, à 5 lieues. Comme elles sont au vent, on continue la route au N.-O., sans chercher à s'en rapprocher. Quiros ne dit rien du gisement de cette île ; il se borne à lui donner le nom de

(1) D'après Ulloa et Diego de Cordova, l'île Saint-Elme était par 28 degrés (*Dalrymple*, t. I, p. 5.), ce qui est une erreur, puisque Quiros n'a pas dépassé 25°, d'après sa narration. Il est vrai, pourtant, qu'il parle de 26° dans un de ses mémoires au roi, sans rien préciser ; mémoires, il faut bien le dire, qui ne se recommandent pas par leur véracité.

Sagitaria. Nous croyons que cette île n'était autre que *Kaukura*, l'une des îles Palliser, qui gît par 15°48.

Le 14, au jour, on découvre une grande île que Quiros appelle la *Fugitiva*, à environ 5 lieues dans l'est ; elle git par 15°, d'après Leza, Quiros n'en indiquant pas la latitude. Cette île, pour nous, n'est probablement que l'île *Raïroa* ou *Webgen*, de Lemaire, qui gît par 15 9′ de latitude, ou l'île *Tikahau* ou *Krusenstern*, par 15°.

De là on fait route au N.-O., valant à peine l'O.-N.-O., dit Leza, jusqu'au 21 février. Ce jour-là on découvre une île, par 10° 1/2 ; Quiros la prend pour l'île *San Bernardo* ; Leza lui donne le nom de *Isla del Pescado*, de l'abondance des poissons de son lagon. Elle est inhabitée.

Le 2 mars, une petite île de 4 lieues de circuit est découverte. Elle est habitée et couverte de cocotiers. Quiros l'appelle la *Peregrina* ou la *Del Peregrino*. C'est la même qu'il appelle, d'après Torquemada, *Isla de la Gente hermosa*. On croit généralement que c'est l'île Rotouma. (1) Leza la place par 10° 1/2 environ ; or, l'on sait que Rotouma gît exactement par 12°30′ de latitude Sud et 174°40′ de longitude Est. Ce ne serait donc pas cette dernière île, si, suivant l'habitude des premiers navigateurs, il n'y avait pas quelque erreur de latitude.

En continuant la route à l'ouest, on ne découvre rien jusqu'au 8 avril. Ce jour-là, on voit une île médiocrement élevée, de 10 lieues de circonférence, très boisée, à laquelle Quiros donne le nom de *Nuestra Señora del Socorro*, et que Leza appelle *Notre-Dame de Lorette*, ce qui est la même chose. Cette île gît par 10° 1/4, d'après Leza ; 10° 1/3, d'après Quiros. Elle n'est autre que l'île *Taumaeo*, nom indigène que son chef Tumai fait connaître à Quiros. (2).

Ce chef Tumai est dépeint par le navigateur, en termes qui peignent si bien un côté du caractère de Quiros, que nous n'hésitons pas à les faire connaître. (*Extrait du président de Brosse*, p. 339.) « Quiros, en parlant de Tumai, dit : C'était un homme de haute taille, « robuste ; il avait le teint plus qu'olivâtre, les yeux brillants, le nez « aquilin, la barbe et les cheveux crépus. Il paraissait avoir de l'entendement et même de la ruse ; en un mot, c'était un homme présentable. »

On demeura dans cette île jusqu'au 18, au soir, et l'on en partit après avoir fait enlever quatre naturels par Torrès. Deux sont mis à bord de la *Capitana* et les deux autres sur l'*Amiranta* ; dans la nuit du départ, et alors qu'on est à 4 lieues de l'île, l'un des prisonniers de la *Capitana* se jette à l'eau et n'est pas repris. (3)

Le 21, au soir, en faisant route au S.-E., d'après les conseils de Tumai, on découvre une île à cône élevé, qu'on apprend bientôt être

(1) Aujourd'hui annexée aux Fidji par les Anglais.

(2) Quiros indique, près de Taumaeo, à environ 2 lieues, une île appelée Temelfua ou Monterey.

(3) Noter en passant que c'est en partant de Taumaeo que Quiros établit un conseil de guerre et cassa son pilote mayor, don Diego de Prado, que le vice-roi l'avait forcé de prendre, sous l'accusation de rebellion, et l'envoya prisonnier sur le navire de Torrès.

appelée *Tukopia* par les indigènes. Cette île gît, d'après Leza, par 12° ; c'est celle que nous allâmes visiter, Gaimard, de Sainson, Guilbert et moi, pendant que l'*Astrolabe* courait des bords à quelques lieues delà.

Pendant que Quiros passait au vent de cette île, à la distance de 3 lieues, son second prisonnier se jeta à la mer et nagea vers la terre, favorisé par le vent ; mais, dans le même moment, l'un de ceux de l'*Amiranta*, qui passait à 2 lieues, sous le vent de l'île, en faisait autant, et Torrès allait chercher à le reprendre, quand Quiros lui signala de faire route. De sorte que de quatre prisonniers il n'en restait plus qu'un à bord, lequel alla mourir au Mexique.

Continuant son voyage, Quiros éprouve d'abord un fort coup de vent ; aussitôt après, quand ses capitaines lui demandent où il faut mettre le cap, il leur fait une réponse qui semble trop prouver la sincérité de ses croyances pour que nous ne la rapportions pas : « Mettez-le où vous voudrez, leur signale-t-il ; Dieu guidera les na- « vires comme il conviendra. » Et comme les proues étaient tournées vers le S.-O., il leur dit de les laisser dans cette direction. Et dès le lendemain, 25 août, Quiros découvre une île, par 14° (14° 2/3, dit Leza), qu'il appelle *San Marcos* ; puis successivement les îles *Vergel*, *Las Lagrimas de San Pedro*, les *Portales de Belem*, la *Virgen Maria*, *El Pilar de Zaragoza*, *San Raimondo* et la *Austrialia del Espiritu Santo*, c'est-à-dire à peu près toutes les îles qui composent l'archipel des Nouvelles-Cyclades, de Bougainville, ou des Nouvelles-Hébrides, de Cook, ou du moins les principales. (1)

On sait que c'est dans la terre *del Espiritu Santo* que se trouvent la fameuse baie, le port et les rivières que Quiros appela : baie Saint-Philippe et Saint-Jacques, port de la Vraie-Croix, rivières Jourdain et Saint-Sauveur, et qu'il fonda, sur le papier, la ville de Jérusalem-la-Neuve, où il établit des alcades, corrégidors, etc., et officiers du roi. (2)

(1) On sait que vingt-deux ou vingt-trois îles, dont neuf grandes, composent cet archipel si bien exploré par Cook, qui, suivant son habitude, les a pour la plupart débaptisées ou appelées de noms baroques d'hommes.
Cette île, d'après d'Urville, gît par 14°40 ou 15°42 de latitude et 166°7 ou 144°55 de longitude.

(2) Zaragoza nous semble apprécier comme elle le mérite, la conduite de Quiros dans cette île : « Il n'y fit, dit-il, en réalité rien pour la coloniser ; il se contenta d'occuper les équipages par des fêtes somptueuses et retentissantes ; il célébra la prise de possession en décorant les gens de l'expédition et en les flattant au moyen de la croix du Saint-Esprit, qu'il créa, et de charges municipales qu'il leur distribua ; tout cela dans la fantasque ville qu'il donna comme fondée, sous le nom de la Nouvelle-Jérusalem, quoiqu'on ne connaisse rien d'elle et qu'il n'en reste rien de plus que le nom. Ces actes puérils ou tout au moins prématurés, mais que Quiros crut nécessaires pour plaire au pontife, en faisant une fête religieuse, et au roi, en prenant possession avec un appareil bruyant, attirèrent un instant l'attention des indigènes, qui, défiants, évitèrent de s'entendre avec les envahisseurs, et qui, après avoir satisfait leur curiosité, s'enfuirent, craignant, non pas sans fondement, les maux qu'ils ne pouvaient qu'attendre de la honteuse politique employée par les découvreurs. Les prétentions injustes de ceux-ci démontrèrent promptement que les prévoyants indigènes n'avaient pas eu tort de se méfier, et qu'on n'obtiendrait qu'un résultat stérile si l'on essayait de réaliser les idées de Quiros. »

Après plus d'un mois de séjour, on met une première fois à la voile pour aller reconnaître le reste de l'île ; mais, dès le lendemain, les navires sont forcés de rentrer, faute de bras pour les manœuvres, un empoisonnement général ayant été causé par les poissons (*Pargos*) qu'on avait mangés la veille du départ. Tous les chiens, les chats et les cochons qui en mangèrent les tripes moururent, mais tous les hommes, après de graves acccidents, guérirent, dit Leza, « grâce à la thériaque et à nos chirurgiens religieux de Saint-Jean « de Dieu. » Quiros lui-même n'avait pas été épargné et il était encore malade en arrivant au mouillage.

Le 8 juin, une nouvelle sortie, dans le même but, ayant eu lieu, ce fut en voulant rentrer de nouveau dans la baie Saint-Philippe et Saint-Jacques, pendant que soufflait un fort vent contraire (S.-E.), qu'officiers et équipage, profitant de l'indisposition qui retenait Quiros dans son lit, manœuvrèrent d'abord de manière à ne pas atteindre le mouillage où étaient parvenues l'*Amiranta* et la *çabra*, puis, dans la nuit, firent vent arrière pour sortir de la baie, en abandonnant les deux autres navires.

Quiros dit lui-même, dans un ses mémoires au roi, « que l'*Amiranta* et la *çabra* allèrent au mouillage, autant qu'on en put juger, mais que, soit par manque de persistance et de courage, soit par mauvais vouloir, pendant qu'il était malade dans son lit, la *Capitana* s'éloigna ; en raison de quoi, et forcé par beaucoup d'autres raisons, il alla mouiller à Acapulco. » On voit qu'il semble ne pas oser dire la vérité. Il est certain qu'il se trouvait dans l'impossibilité de monter sur le pont et était réduit, comme le dit Bermudez (1), à s'en rapporter à ses officiers. Mais il a beau se taire, par crainte ou pour tout autre motif, il résulte de son texte même, comme de celui du pilote Leza, et même des lettres de son ancien pilote mayór don Diego de Prado, qu'il n'était peut-être pas fâché d'avoir eu la main forcée, afin d'être le premier à porter au roi la nouvelle de ses découvertes, c'est-à-dire d'être contraint par les mutins de son navire de s'éloigner de la baie. En un mot, on peut croire qu'il s'est volontiers laissé faire, et ce que l'on peut penser de plus favorable en sa faveur, c'est que son indisposition l'avait empêché de monter sur le pont.

Zaragoza explique, dans les termes suivants, l'abandon que la *Capitana* fait des autres navires : « La croyance erronée que Quiros avait, d'avoir accompli convenablement la mission dont le roi l'avait chargé, ou peut-être le désir de sa part ou de ceux qui dirigeaient le navire pendant sa maladie, de pouvoir communiquer avant tout autre, au roi et au pontife, le résultat de l'entreprise, inspirèrent l'égoïste projet d'abandonner le reste de la flotte, quand, le 8 (2) juin, tous les navires revenaient de l'exploration des terres voisines de la baie Saint-Philippe et Saint-Jacques. Ceux qui devaient l'exécuter avaient eu bien soin de ne pas divulguer un pareil projet ;

(1) Les pilotes lui représentaient le temps comme ils voulaient, l'obligeaient à croire ce qu'ils disaient ; enfin, à prendre tout ce qu'ils lui donnaient, comme ils l'entendaient.

(2) Le 11, disent Quiros et Leza ; le 8 juin est le jour de la sortie.

mais, de la part des gens de la *Capitana*, que ce fut plus volontaire que forcé, cela se déduit sans peine de la faible justification qu'ils donnèrent de cet acte, et aussi bien l'auteur du manuscrit, que Leza lui-même dans son journal. « Personne, en effet, n'admettra comme cause suffisante de l'abandon absolu qui eut lieu, ou comme excuse de quelque valeur, la furieuse tempête et le fort vent que les navires eurent à essuyer. D'ailleurs, les dénonciations des compagnons de Quiros, abandonnés par lui, confirmèrent plus tard cette opinion, et l'ancien pilote mayor don Diego de Prado vint y joindre son témoignage, en écrivant de Goa, au roi et à son secrétaire. Arostegui. »

Bref, après avoir fait semblant, pendant quelques jours, de vouloir rattraper le mouillage, et en se voyant de plus en plus sous-venté, on était convenu, dans une espèce de conseil, d'aller à la recherche de l'île Santa-Crux, et, si on ne la trouvait pas, de faire route pour la Nouvelle-Espagne.

Si l'on en pouvait croire Diego de Prado, voici comment les choses se seraient passées : « Le 11 juin 1606, alors que nous étions, dit-il, « déjà dans la baie, venant d'une île qui était proche, il s'éleva, vers « 8 heures du soir, un vent de Sud un peu frais, à l'aide duquel les « mutins purent mettre leurs mauvaises intentions à exécution. « Comme il faisait nuit, ils étaient loin de nous, ils firent vent ar- « rière sans que le bavard (Quiros) s'en aperçut, couché qu'il était « dans sa chambre de poupe. Le lendemain matin, la terre, d'où ils « étaient partis, ne paraissait plus. Il n'osa parler, les mutins lui « ayant enjoint de rentrer dans sa chambre et de se taire ; et c'est « pour cela qu'ils lui ont sauvé la vie, et l'ont débarqué à Acapulco. « Ses propres compagnons ont dit au marquis de Montes-Claros ce « qu'il était, et comment ils auraient pu le lier (suspendre), comme « fou, et c'est ce qui a fait que le vice-roi l'a traité suivant son mérite.

« Je ne comprends pas, ajoute Diego de Prado, comment les Espa- « gnols du Pérou ont pu avoir des égards pour un homme qui, la « veille encore, était écrivain d'un navire marchand, et Portugais ; « s'ils l'eussent connu comme le fait le capitaine Alonso Corso, ces « messieurs de l'Etat auraient compris qu'ils n'avaient pas à faire « cas d'un homme si vil et si menteur. »

Dans une deuxième lettre, adressée directement au roi, il lui dit qu'une fois arrivé, il lui rendra compte de tout, et lui apprendra que tout ce que dit Pedro Fernandez Quiros n'est que mensonge et fausseté, et pourquoi on n'a pu découvrir — ce que désirait tant le comte de Monterey — le bout du pôle antarctique, alors que nous étions si près de lui ; « et dire enfin à Votre Majesté de ne pas accorder de créance à l'homme qui, dans son navire, après en avoir été prévenu, a permis une mutinerie telle que celle que firent les gens de l'équipage, qui ensuite le traitèrent comme l'homme qu'il est, c'est-à-dire comme un homme de la Rua Nova de Lisbonne, où il n'y a que embûches, mensonges et déloyauté. Et c'est pourquoi je préviens Votre Majesté pour qu'elle ne se fie à lui que comme à un écrivain de navire marchand, et qu'elle ne perde pas son temps. »

Ces lettres ont été écrites de Goa, le 24 et 25 décembre 1613, et reçues le 12 octobre 1614, justement au moment où, après tant de démarches, Quiros allait partir pour le Pérou. Don Diego de Prado n'était pas rentré en Europe depuis son retour avec Torrès.

En somme, le navire fugitif, après toutes sortes de contrariétés et trois mois de luttes, finit par arriver, le 21 octobre 1606, dans le port de la Navidad, sur la côte ouest de la Nouvelle-Espagne, et il mouilla, le 23 novembre suivant, dans celui d'Acapulco, où Quiros, le 1er janvier 1607, remit son navire dans les mains des officiers royaux. La campagne avait duré onze mois, deux jours, et la dépense de l'expédition, d'après le contador Chavarica, s'éleva à 184,000 ducats.

De là Quiros se rendit à Mexico, où il passa six grands mois en démarches vaines. Comme le dit Zaragoza, il fut mal reçu par les autorités, qui le regardaient comme responsable des fautes commises et l'accusaient de n'avoir pas répondu à la confiance du roi. Elles écoutaient avec complaisance toutes les accusations portées contre Quiros par ses compagnons ; et le fait surtout, que la faveur royale était tombée sur un Portugais, réveillait la jalousie de tous les Espagnols. Aussi n'était-il, pour ainsi dire, épargné par personne. Telle était, en résumé, la masse des accusations, des plaintes et, sans doute, aussi des calomnies contre Quiros, que le vice-roi, marquis de Montes-Claros, ne voulut pas écouter ses raisons et le soutenir. « Il lui refusa même tout secours, » comme Quiros l'apprend dans un de ses mémoires au roi.

Le pauvre capitaine découragé ne dut plus songer qu'à son retour en Europe ; mais, comme toujours, il se trouvait sans le sol. Il trouva heureusement un capitaine qui lui prêta quelque argent pour se rendre à la Vera-Cruz et, dans ce port, un autre capitaine qui voulut bien lui donner passage sur son navire partant pour l'Espagne.

Voici, du reste, comment Quiros raconte lui-même ce qui lui arriva depuis son arrivée à Acapulco : « Je partis d'Acapulco, le premier jour de l'an 1607, et j'entrai à Mexico, le jour de *San-Anton* ; « je fus reçu gracieusement par le vice-roi, le jour de Saint-Sébastien, mais mes démarches furent sans succès ; et, après six mois, « je dus songer à quitter le Mexique. Le jour du départ arriva sans « que j'eusse une seule piastre pour me mettre en route ; mais Dieu « me secourut au moyen des amitiés et des secours qui me furent « donnés par le capitaine Gaspar Mendez Vera, et par un autre, « nommé Leonardo de Oria, qui me reçut dans son navire, et me « débarqua sain et sauf à Cadix.

« Pour me rendre à San Lucar, je vendis mon lit et quelques « autres objets et, par ce moyen, je pus arriver à Séville. Là, je « vendis ce qui me restait, et à l'aide de cette rentrée et des 500 « réaux que me fit donner don Francisco Duarte, et de ce que me « prêta un compagnon de voyage appelé Rodrigo Mejia, j'arrivai sans « un *blanco* à Madrid, le 9 octobre 1607. »

IV.

C'est alors que Quiros, condamné à l'ingrate occupation de solliciteur, adressa demande sur demande pour avoir des audiences qui lui étaient accordées avec peine, et commença la série des mémoires qu'il devait, pendant si longtemps, continuer avec si peu de succès.

Car, non seulement on avait écrit contre lui du Mexique, et toutes les plaintes étaient parvenues aux deux conseils d'Etat et des Indes, mais du Pérou, où elle s'était fixée, la veuve remariée de Mendana avait elle-même fait écrire au roi, par son mari, contre les prétentions du capitaine portugais, en l'accusant de vouloir usurper sur ses droits et de n'avoir pas accompli loyalement les instructions de Sa Majesté ; ce qui, on le pense bien, n'avait pas contribué à disposer davantage en faveur de Quiros.

A cette occasion, Zaragoza rapporte certains détails qui nous semblent mériter d'être conservés, tant ils font comprendre la pénurie dans laquelle se trouvait Quiros.

« Les onze premiers jours de sa présence à Madrid, Quiros n'ayant « pas d'argent pour acheter de l'encre et du papier, pour adresser « des mémoires à Sa Majesté, eut recours à quelques feuilles res- « tantes d'un vieux cahier ; après les avoir coupées il les réunit, et « y colla quelques morceaux pour remédier à ce qui manquait. « C'est de la sorte qu'il mit son premier mémoire en état d'être « imprimé. Et pour le faire imprimer, il vendit un vêtement qui lui « avait servi pendant tout le voyage. (1) Toutefois, comme on ne lui « en donna que quatre réaux, il préféra employer cette somme pour « d'autres petites nécessités, et, comme compensation, il vendit un « manteau (capa) qui ne lui appartenait pas. Pour son second mé- « moire, il vendit deux draps de lit, et, pour le troisième, il engagea « la bannière royale qu'il avait portée à la terre du Saint-Esprit.

« Que de nuits, s'écrie-t-il dans ce mémoire, j'ai passées sans pain « et sans lumière ! Que de fois je me suis levé pour écrire dans « l'obscurité ! » Et un écrit succédait à un autre. « Et combien de « fois, trois, quatre et plus, n'ai-je pas allumé la chandelle pour ne « pas perdre le fil des idées que me fournissait la réflexion ; com- « bien de fois n'ai-je pas poussé les moucherons des chandelles, qui « se formaient et s'entassaient les uns sur les autres, et qui, une « fois que cela était fait, me donnaient des mèches qui duraient « autant que durait la graisse ! Et, quand celles-ci étaient éteintes, « j'attendais qu'il fît jour pour continuer mes écrits ! »

De cette manière, dit Zaragoza, Quiros passa des hivers entiers, entendant sonner minuit et se levant vers deux ou trois heures, peu vêtu et ayant très froid, et ayant de plus deux personnes à nourrir (dont l'une s'en alla faute d'avoir assez à manger, et dont l'autre mourut à la peine) (2), avec un réal prêté, au moyen duquel on se procurait un pain pour vingt-huit maravédis, pain qu'on distribuait de manière à avoir pour dîner et souper. A midi, on avait la soupe

(1) Il nous semble qu'il y a là un peu d'exagération espagnole.

(2) Que pouvaient être ces personnes ? Celle qui mourut n'aurait-elle pas été sa femme ? l'autre, quelque pauvre femme encore domestique ou amie ? En note, Zaragoza dit que la personne qui abandonna la maison, faute d'avoir assez à manger, devait être son secrétaire Luis de Belmonte Bermudez, qui, après cela, alla parcourir les principales villes d'Espagne, pour faire la connaissance des poètes contemporains. Notez que cela ne se serait passé qu'en 1610 ou peu après, Bermudez n'ayant quitté Madrid qu'à cette époque, pour se rendre au Mexique.

de la pauvre *olla*, et le soir, une petite portion de viande ou de vieilles aubergines ; souvent tous ne soupaient qu'avec un, deux ou trois quartos ; et pour tout cela, la posada leur demandait cinq réaux par jour, et ils n'en pouvaient changer, parce qu'ils ne payaient pas. L'hôtellerie de Quiros était à l'entrée de la rue Mayor, en face de la principale porte de Saint-Philippe, et il avait pour hôtesse une pauvre vieille femme infirme qui, pour l'aider, lui envoyait les deux ou quatre réaux qu'elle allait demander aux voisins quand elle ne les avait pas. Jusqu'au domestique et à la domestique de la maison, et un nègre, esclave d'une autre hôtellerie, lui prêtaient quelques quartos, qu'il employait d'abord à faire les provisions de chandelles, de mèches, d'allumettes, de plumes, d'encre et de papier, et il aiguisait son canif ou coupe-plume, parce que c'étaient les seuls moyens qu'il eut pour se défendre.

A la cour il apprit à supporter toutes sortes de misères et à souffrir des choses que le plus misérable des hommes ne souffrirait pas pour un monde nouveau. Aussi, Quiros dit-il, en détaillant les misères qu'on lui avait fait subir : « Là, j'ai appris à chercher dans les « églises un endroit pour m'agenouiller, où l'on ne put voir com- « bien j'étais mal chaussé, et à cette occasion, je ne dois pas taire « qu'un *Perulero* dit, un jour : « Le second Colomb a de bien mau- « vais souliers » (1) ; j'appris à tenir l'ouverture de mon chapeau « tournée vers moi, pour qu'on ne vit pas les loques de son inté- « rieur ; à ne pas lever les bras, pour qu'on ne vit pas les manches « en haillon ; à ne pas écarter le manteau, pour qu'on ne vit pas les « lambeaux de tout le vêtement. »

Il avait deux chemises, et des deux on n'eut pu en faire une passable, et des poux en si grand nombre, qu'il les comptait par centaines : leur recherche l'occupa pendant plus de deux ans. Quant à ce qui touche le lavage du linge, il se contentait de retourner la chemise et le col ; quant au paiement de la blanchisseuse, et le supplément des choses dont on ne peut se passer, on comprend parfaitement ce que devait faire celui qui n'avait pas d'argent. Il est vrai qu'en raison du mauvais état de ses vêtements et de leur saleté, il ne paraissait pas devant le roi et les ministres d'Etat et des Indes.

Comme il se nourrissait peu, travaillait et veillait beaucoup, et que les dégoûts et les chagrins dont il était abreuvé ne faisaient qu'augmenter, sans qu'on songeât à le secourir, sa tête commença à se prendre, et il se déclara consécutivement un ulcère dans la gorge, qui dura plus d'un an, (2) sans avoir, pendant tout ce temps, quelque argent pour acheter des médicaments pour cette maladie et pour quelques autres (achaques) infirmités ; puis, un vertige s'empara de lui, si bien qu'il était incapable de monter un escalier ; il allait dans les rues en faisant des faux pas, à tel point qu'il n'eut rien de mieux à faire, une fois, qu'à s'appuyer sur un pilier de la rue Mayor pour ne pas tomber.

(1) Cela prouve que le comte de Lemnos ne l'accusait pas à tort de se croire un second Colomb.

(2) Une ulcération de la gorge qui dure plus d'un an devait avoir une origine spéciale.

Il fit alors un testament, qu'il portait toujours sur lui, et dans lequel il disait qu'il devait 3,500 ducats, et donnait les noms des personnes qui les lui avaient prêtés, recommandant aux ministres, qui le tuaient par leurs délais, de leur payer cette somme.

C'est dans un mémoire écrit en 1607, qu'il dit au roi posséder les manuscrits des trois voyages de découvertes, mais ne pas pouvoir les lui envoyer faute d'être en état de les faire imprimer ou copier.

Un peu plus tard cependant, grâce à l'intervention du marquis de Velada, Quiros est présenté une première fois à Sa Majesté, mais sans effet immédiat, et il lui est présenté une seconde fois par le même, en 1609. A cette époque, Quiros en était à son huitième mémoire, daté de février 1609. Il parle, dans ce mémoire, des découvertes de Torrès, qu'il considérait implicitement comme les siennes, parce qu'elles avaient été faites par l'un des navires de sa flotte, et il demande à aller prendre possession, au nom du roi, des îles découvertes, afin d'y établir des colonies. Torrès lui avait écrit de Manille, le 15 juin 1607.

Ne recevant pas de réponse favorable, Quiros reprit à envoyer de nouveaux mémoires à Sa Majesté et à ses conseils d'Etat et des Indes. Dans l'un de ces mémoires, il raconte, en détail, les évènements qui se sont passés à Taumaco ; dans un autre, il accumule les espérances et les promesses pour disposer les esprits en sa faveur. Aussi, à l'entendre, il n'y a pas de contrée plus riche et plus saine que l'île du Saint-Esprit ; pas de pays plus agréable ; pas de terrains plus susceptibles de produire et qui soient plus dépourvus de marais, d'eaux stagnantes, d'insectes nuisibles, de maringouins, de rats, qui sont la désolation des autres colonies ; contrée où il n'y a ni serpents ni crocodiles et où abondent davantage les carrières de marbre, l'argile pour tuiles et briques, et où les fleurs soient plus parfumées ; où le ramage d'une infinité d'oiseaux se fasse plus entendre sur le bord des rivières ; contrée, enfin, où il y a de l'argent, des perles et de l'or, du poivre et de la cannelle, où il y a tout ce qu'il faut pour faire des étoffes de soie, du suif, puisqu'il y a des vaches et des chèvres, du miel et de la cire, puisqu'il y a des essaims d'abeilles ; où, enfin, il n'en doute pas, on trouvera du raisin, des salines, du girofle, etc., etc. En un mot, non seulement Quiros peint toutes choses avec exagération, mais il le fait en mentant sciemment, puisqu'il attribue tous les dons à son île du Saint-Esprit, l'une des Nouvelles-Hébrides, qu'on sait trop, aujourd'hui, n'avoir qu'une faible partie de ces avantages, et n'avoir jamais possédé d'autres vaches et d'autres chèvres que celles qu'ont pu y déposer les Européens qui ont essayé de s'y établir ; d'argent et d'or, que ce qu'on y a porté ; et où, enfin, les excellentes huitres à perles, si bonnes à manger, dont parle Quiros, sont, comme chacun sait, détestables, et pas même mangeables.

Dans un autre mémoire, Quiros présente ses prétentions sous une forme nouvelle, et, comme dans la plupart, il accumule tous les motifs qui peuvent intéresser à la fois la vanité, l'avarice et la dévotion de Philippe III, et l'engager à former un grand établissement dans les îles dont il a pris possession au nom de Sa Majesté Catholique.

Déjà, dans un premier avis, du 15 septembre 1608, le conseil

d'Etat était si peu disposé à charger Quiros d'une nouvelle expédition, qu'il proposait au roi de le garder à Madrid, en l'employant comme cosmographe, c'est-à-dire chargé des cartes et plans, au ministère de la guerre.

Dans un second rapport, il était d'avis de l'envoyer au vice-roi du Pérou, parce que c'était, pensait-il, le seul moyen de faire rester Quiros tranquille.

Enfin, dans un dernier, daté 2 mai 1609, il conseillait à Sa Majesté de ne pas entreprendre d'expédition, ou, si l'on en faisait une, d'en charger une personne de qualité, prudente et sur laquelle on put compter, témoignant ainsi que, bien que Quiros eut de véritables connaissances et du courage, il fallait autre chose pour réussir ; et de lui donner de bonnes paroles et quelques secours, à Madrid même et non dans les Indes, pour l'apaiser et le satisfaire (1). Bref, dès cette époque, le conseil d'Etat était fatigué, mais montrait en même temps qu'il craignait que Quiros ne prît un parti extrême.

Celui-ci, sur ces entrefaites, publie et envoie son seizième mémoire vers le milieu de 1609 (probablement en juin), et dans ce mémoire, il menace formellement de se rendre au Pérou et de s'associer avec d'autres pour mettre l'entreprise à exécution. Aussitôt, le conseil d'Etat trouve qu'il est nécessaire de prendre une résolution pour se débarrasser des importunités du marin, et en juillet 1609, il adresse un rapport au roi à ce sujet (2).

Dans ce rapport (qui apprend que l'expédition aux Terres Australes avait coûté 184,322 ducats) il est dit au roi que le peu de discrétion de Quiros sur ses découvertes devait faire craindre la colère et le désespoir de cet homme, si on ne traitait pas ses propositions autrement qu'on ne l'avait fait jusque là ; qu'en conséquence on avait résolu de l'envoyer au Pérou, mais qu'une contre-dépêche, une fois qu'il y serait, serait expédiée au marquis de Montes-Claros. Ce fut alors qu'une cédule du roi fut envoyée au vice-roi du Pérou, et un double remis à Quiros (3).

(1) On a vu quelle était l'opinion du comte de Lemnos, et celle de Juan Iturbe, le compagnon de Quiros aux Terres Australes. Le connétable de Castille était d'avis, si Quiros persistait à vouloir aller au Pérou, qu'on l'y envoyât, mais avec une contre-dépêche que le conseil des Indes expédierait au vice-roi, avec ordre de ne prendre aucune décision sans un ordre exprès de Sa Majesté, et en prenant toutes les précautions pour que Quiros l'ignorât. Frère L. Aliaga, le confesseur du roi, disait que Quiros était un homme bien intentionné, puisque son but principal était la conversion des âmes. Le duc de l'Infantado, qui tenait Quiros pour un brave homme, bien intentionné, craignait, si on ne lui confiait pas la mission, qu'il n'allât porter ailleurs ses demandes, et pensait qu'il vaudrait mieux l'entretenir à Madrid, ou l'envoyer aux Indes avec une contre-dépêche. De même, le comte Alva, qui savait que Quiros avait peu de crédit au Pérou, croyait qu'il agirait de plus mal en plus mal, si on ne le chargeait pas de l'entreprise. Tout indiquait, en somme, qu'on craignait l'indignation et le désespoir de Quiros, s'il venait à connaître la contre-dépêche, et qu'il n'allât porter ses renseignements aux ennemis.

(2) Rapport qui se trouve dans les archives de Simancas, nº 218 (Miscellanées).

(3) On voit, dans son mémoire de 1610, au roi, que Quiros dit : « J'ai reçu la « cédule de Votre Majesté, de la main du secrétaire Gabriel Hoa, le 18 décem« bre 1609, laquelle ordonne au vice-roi du Pérou de m'expédier, etc. » Après toutes sortes de demandes, il lui demande de l'argent pour payer ses dettes.

Mais celui-ci, peu satisfait de son peu de netteté, ne se disposa point à y obéir, et il se remit aussitôt à adresser d'autres mémoires aux deux conseils d'Etat et des Indes. Dans l'un, dont la teneur fait supposer qu'il avait deviné ou avait eu connaissance des intentions secrètes à son endroit, il se plaint amèrement du mauvais vouloir qu'on lui témoigne. Dans un autre, à la date de 1610, il dit au roi qu'il ne faudrait pas plus de 500,000 ducats pour l'expédition projetée par lui. (1) Dans un autre mémoire, le plus étendu des *cinquante* envoyés par lui, et dans lequel il récapitule ce qu'il a dit dans le huitième et le seizième, bien décidé, d'ailleurs, à combattre de front les résistances calculées qu'il voit, il a recours, pour produire quelque effet, à des raisonnements si hardis, si forts pour l'époque, que son mémoire est aussitôt dénoncé au roi par le conseil d'Etat, qui dit à Sa Majesté « qu'il convenait de recommander à Quiros de ne pas faire d'autres déclarations, et de ne communiquer quoi que ce soit, sur les terres découvertes, qui pût servir à l'étranger, s'il ne voulait pas que l'Espagne ne se trouvât forcée de lui défendre d'une manière absolue la publication de pareils documents, sans le consentement préalable des grands pouvoirs de l'Etat. »

« Dites à Quiros, lui fit dire le roi à cette occasion, qu'il serre lui-même ses papiers et qu'il les donne sous le secret au conseil des Indes, afin que ces choses ne passent pas dans beaucoup de mains. »

Soit, dit Zaragoza, que ce fut pour obéir à cette injonction, soit que ce fut à cause de l'absence de Bermudez, qui se rendait alors en Amérique, Quiros cessa, sans doute, de continuer l'impression du manuscrit, que nous publions aujourd'hui pour la première fois. Il paraît certain que, dès que Quiros eut connaissance de cette injonction, il écrivit au roi qu'il obéirait.

Cette fois, en raison de cela sans doute, et comme pour répondre à ses demandes d'argent, et après dix-sept ou trente-sept mois de misère (2), Quiros vit son malheureux sort s'améliorer subitement. En novembre 1610, il reçut d'abord, évidemment pour l'encourager à se taire, une petite somme d'argent, qui devait lui être payée mensuellement, et, de plus, une gratification de 500 ou 1,000 ducats (3), pour payer ses dettes, qui, « malheureusement, comme le dit le pauvre capitaine, surpassaient de beaucoup cette somme. »

Tout naturellement, les prêteurs de Quiros s'humanisèrent et se montrèrent moins exigeants ; quelques-uns allèrent même jusqu'à lui offrir de plus grands secours.

Après quelque temps, une cédulé du roi fut de nouveau adressée

(1) On a vu que la première expédition en avait coûté 184,322.

(2) Zaragoza dit, dans ses notes biographiques, que Quiros avait reçu quelques secours d'un nommé don Andres de Espinola, et du littérateur don Juan Gallo de Miranda, qui l'aida non seulement de sa bourse, mais de sa plume, quand Belmonte Bermudez fut parti. Zaragoza ajoute qu'un Andres de Isla prêta à Quiros jusqu'à s'épuiser, et que, depuis longtemps déjà, le propriétaire de la maison ne lui demandait pas ses arriérés.

(3) Dans le texte de l'ouvrage, on dit 1,000 ; Zaragoza, dans ses notes biographiques sur Quiros, dit 500 ducats.

au même marquis de Montes-Claros et à Quiros ; mais, celui-ci trouvant qu'elle était encore trop vague et trop peu pressante, et voyant que plus le temps s'écoulait moins on semblait disposé à répondre d'une manière satisfaisante à ses propositions, se remit à adresser d'autres mémoires au conseil d'Etat ; il lui en fit parvenir, entre autres, un dans le courant de décembre 1610, avec la carte des Terres Australes, dans lequel il disait que c'était le dernier qu'il présenterait, et où, désespéré qu'il était, il demandait qu'on finit enfin, en une seule fois, de le détromper. Le corps consulté se tut et le roi ne fit pas répondre.

Toutefois, la publicité qui, depuis tant d'années, avait été donnée aux mémoires de Quiros, ayant déjà poussé d'autres aventuriers, et surtout certaines associations religieuses, à réaliser pour leur compte ou avec d'autres auxiliaires, la conquête spirituelle de ces contrées, les conseils d'Etat et des Indes se virent dans la nécessité de prendre enfin une décision. Lassés à l'excès, ils s'entendirent pour se débarrasser des importunités de Quiros, et proposèrent au roi de l'envoyer au Pérou avec le nouveau vice-roi, prince de Esquilache, afin que ce dernier l'expédiât de là, quand et comme les circonstances le permettraient.

Ici on remarquera qu'il y a une lacune : rien, depuis l'année 1610 jusqu'à 1614, n'étant dit sur l'existence de Quiros à Madrid, il est probable qu'il y vécut moins misérable, grâce à la petite pension qui lui était faite. Adressa-t-il encore quelques suppliques ? On peut le croire, après toutes celles précédemment signalées. Cependant, Quiros, lassé lui-même de sa vie de solliciteur, et fatigué de tant de démarches inutiles ; voyant, en outre, les années s'écouler sans résultat satisfaisant, et les difficultés augmenter chaque jour davantage ; voyant, enfin, qu'il avait contre lui les plus hauts dignitaires (comte de Lemnos, connétable de Castille, duc de l'Infantado ; comte Alva, et même le nouveau président du conseil des Indes, don Luis Velasco, comte de Monterey, ancien vice-roi du Pérou, qui justement était celui qui l'avait expédié, en 1605, et l'avait d'abord soutenu), Quiros, disons-nous, dut enfin se résigner et se conformer à cette décision ; mais, avec sa défiance acquise, il ne le fit pas sans commencer par prendre quelque garantie, en demandant au prince de Esquilache un certificat, que ce dernier lui donna, le 21 octobre 1614.

Telle est la teneur de ce certificat :

« Don Francisco de Borja, prince d'Esquilache, comte de Mayalde,
« gentilhomme de la chambre du roi, notre seigneur, et son vice-
« roi et capitaine général des royaumes du Pérou, certifie que Sa
« Majesté m'ordonne d'emmener dans ma compagnie le capitaine
« Pedro Fernandez de Quiros, pour que je l'expédie du port de
« Callao (afin de peupler la Terre Australe), et cela quand je jugerai
« qu'il est convenable de le faire, et que les affaires du Pérou le
« permettront.

« Donné, à Madrid, le 21 octobre 1614. »

Le pauvre marin, après tant d'années de luttes fatigantes, s'embarqua enfin avec les autorités pour le Pérou, dans les derniers jours de mars ou au commencement d'avril 1615 ; mais il ne devait pas y parvenir : il mourut à son arrivée à la Nouvelle-Espagne, usé et

déjà vieux, dit Zaragoza. Usé, on le comprend, après la vie de misères et de déceptions, et les privations et les fatigues auxquelles il avait été si souvent exposé ; mais pas trop vieux cependant, s'il est vrai, comme il le dit, qu'il n'avait que 50 ans : ce que nous avons de la peine à croire, après le peu d'accord des dates et des renseignements que nous avons fait connaître.

Ainsi donc avait succombé à la peine le capitaine Pedro Fernandez de Quiros, sans avoir la satisfaction de voir le commencement de sa dernière entreprise, et se rappelant sans doute, avant de mourir, le proverbe espagnol : *Hombre propone y Dios solo dispone.*

Dans les pages qui précèdent, nous n'avons voulu donner qu'un aperçu général des faits et gestes connus de l'un de ces anciens et courageux marins qui ont tant contribué pendant longtemps à rendre l'Espagne si riche et si puissante.

EXCURSION DANS L'ILE DE NOUKAHIVA

ARCHIPEL DES MARQUISES

Par M. Edelestan JARDIN.

Les travaux qui s'exécutent en ce moment pour percer l'isthme de Panama, font prévoir, dans un avenir peu éloigné, le passage des navires allant d'Europe dans l'Extrême-Orient ; l'archipel des Marquises est à mi-chemin entre les côtes d'Amérique et d'Asie ; ce sera un point de ravitaillement (1). Aussi ai-je cru pouvoir choisir l'île de Noukahiva comme susceptible de fixer un instant votre attention.

Chose remarquable et que nous devons noter ici : c'est précisément Rochefort qui semble, comme le dit notre collègue, M. Fraser, (2) être fatalement placé pour devenir l'entrepôt du commerce de la France avec l'Extrême-Orient et la Polynésie.

Je détache donc avec plaisir, de mes cahiers de notes, ce qui est relatif à une excursion que j'ai faite dans une des baies du nord de

(1) La Société des Études historiques a ouvert un concours pour 1884. Il doit être décerné un prix de 1,000 fr. à l'auteur du meilleur mémoire, sur cette question à étudier, en s'appuyant sur les données historiques : « Quelles peuvent être les conséquences, au point de vue économique, du percement de l'isthme de Panama, dans les rapports de l'Europe avec les pays baignés par l'Océan Pacifique (Amérique Occidentale, Océanie, Asie Orientale) ? »

(2) Fraser. *Quelques mots sur le port de Rochefort, sous le double rapport de guerre et de commerce.*